N° 101.

DE LA PHTHISIE PULMONAIRE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 mai 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. A. HENRY, de Sorral,

Canton et république de Genève.

Morborum omnium unus et idem modus est : locus verò ipse eorum differentiam facit.

HIPP.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Président.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Médecin ; Membre du conseil représentatif de la république de Genève.

Comme un faible témoignage de reconnaissance et d'amitié.

J. A. HENRY.

A MON PÈRE.

Médecin ; Membre du conseil représentatif de la république de Genève.

Comme un faible témoignage de reconnaissance et d'amitié,

J. A. HENRY.

DE LA

PHTHISIE PULMONAIRE.

Parmi les nombreuses maladies qui affligent l'espèce humaine, une des plus remarquables par sa fréquence et sa gravité est sans contredit la phthisie pulmonaire; aussi les médecins les plus distingués de tous les siècles en firent l'objet de leurs méditations et de leurs recherches; la plupart publièrent sur cette affection des écrits plus ou moins volumineux. Tous eurent sans doute les meilleures intentions; tous voulurent se rendre utiles à leurs semblables, et mériter leurs suffrages, soit en leur faisant connaître une des plus terribles maladies qui puissent les menacer ou les atteindre, soit en leur indiquant les moyens propres à la conjurer, à l'adoucir, ou à borner ses progrès lorsqu'elle est déclarée : que nous sommes loin de ce but aussi noble que désirable! On dispute encore sur la nature et les causes de cette maladie; son traitement est livré à l'aveugle empirisme : chacun propose son remède; il est à peine dans la matière médicale une substance qui n'ait été vantée comme un spécifique contre la phthisie pulmonaire. Ce résultat de tant d'efforts est réellement affligeant, et serait propre à décourager, si l'on ne voyait, dans la marche incertaine et vicieuse suivie par les auteurs de ces recherches, la cause qui a rendu leurs travaux nutiles et infructueux. Les anciens, privés des lumières fournies par l'anatomie pathologique, n'eurent que des notions vagues et

incomplètes sur cette maladie. Les modernes multiplièrent les ouvertures de cadavres, virent des altérations organiques, les décrivirent avec un soin minutieux, mais ce fut tout. Ils n'osèrent remonter aux causes de ces dégénérescences : la science ne fit aucun pas. La couleur, la forme, la densité de ces altérations, en firent à leurs yeux autant d'êtres différens, qui s'introduisent dans le poumon on ne sait comment, envahissent peu à peu cet organe, le désorganisent, l'ulcèrent, et amènent irrévocablement la mort.

Dans les sciences physiques, il faut sans doute s'attacher aux faits ; on ne doit point courir après les explications ; mais il ne faut pas tomber dans un autre excès, et se contenter de rassembler des faits et de noter indistinctement des phénomènes : tous ne méritent pas la même attention ; la mémoire la plus heureuse n'en peut retenir qu'un certain nombre; on doit donc chercher à les lier, à les enchaîner les uns aux autres. Il est vrai que nous ne pourrons jamais remonter aux causes premières de ces phénomènes, que nous ne pouvons que reculer les bornes du doute; mais nous devons le faire porter sur les phénomènes les plus généraux, les plus influens. Ces faits bien constatés, exactement reconnus, servent ensuite de principes pour arriver aux autres, comme conséquence : notre doute ne porte plus que sur les causes premières de ces faits généraux, causes premières qu'il ne nous est pas nécessaire de connaître. Je pense que l'irritation est un de ces phénomènes généraux que le médecin ne doit jamais perdre de vue dans l'étude de l'homme malade. C'est à l'irritation qu'est due l'altération du poumon dans la phthisie pulmonaire : un examen attentif des causes de cette maladie prouvera cette assertion.

Avant de faire l'énumération de ces causes, je dois donner une idée de la phthisie pulmonaire et des altérations qu'on rencontre dans les poumons de ses nombreuses victimes. Il serait aussi inutile que fastidieux de rappeler toutes les définitions qu'on a données du mot *phthisie pulmonaire*. M. *Baumes* pense qu'on doit ré-

server ce terme pour désigner l'ulcération du poumon succédant à l'hémoptysie ou à la fonte de tubercules. La phthisie pulmonaire, dit M. *Bayle*, est une lésion du poumon, qui, livrée à elle-même, produit une désorganisation progressive de ce viscère, à la suite de laquelle surviennent son ulcération, et enfin la mort. *Cullen*, *Home*, MM. *Pinel* et *Reid*, la croient caractérisée par une expectoration abondante, puriforme ; par la toux, la dyspnée, la fièvre hectique, le marasme. M. *Portal* rejette toutes ces définitions; mais, ne précisant point son objet, il décrit sous le nom de *phthisie pulmonaire* une foule d'affections qui peuvent seulement produire cette maladie, mais qu'on ne doit pas confondre avec elle. Il n'est pas rare, dans les sciences, de voir ceux qui emploient une expression pour désigner la cause inconnue d'un phénomène, d'une manière d'être, se laisser ensuite entraîner à détourner cette expression de son sens abstrait, pour la réaliser et lui donner un corps : c'est ce qu'on fait tous les jours en médecine, en personnifiant les maladies ; c'est ce qu'on a fait pour la phthisie pulmonaire. Je ne la regarde pas comme un être particulier ayant une existence propre, un développement nécessaire ; c'est un état, une manière d'être déterminée par différentes causes qui agissent en irritant le poumon. Mais de ce qu'elle est produite par l'irritation de cet organe, on ne peut, comme on l'a fait, qualifier cette irritation du nom de *phthisie*. En effet, cette irritation n'amène pas toujours, et nécessairement, la dégénérescence du poumon; elle peut se calmer, disparaître. Si l'on voulait caractériser les maladies d'après les désordres qu'elles peuvent produire, dit M. *Broussais*, je ne sais si l'on aurait plus de raison d'appeler *phthisies* les irritations commençantes du poumon que de les nommer *carnifications*, *suppurations* : il en serait ainsi du phlegmon que l'on pourrait, dès son début, qualifier d'*abcès*, de *gangrène*. Qu'est-ce donc que la phthisie pulmonaire ? Comment peut-on la définir ? Rien de plus simple. Donnons pour cela une description abrégée de cette maladie, qui est caractérisée par une altération plus ou moins pro-

fonde du poumon, causée par l'irritation de l'un ou de plusieurs des tissus qui entrent dans la composition de cet organe, altération qui entraîne l'affaiblissement du malade, la fièvre hectique, le marasme.

Les altérations qu'on trouve dans les poumons des personnes mortes de phthisie présentent des nuances presque infinies pour la forme, le volume, la couleur, la densité. Mais ces qualités physiques ne suffisent pas pour les faire regarder comme des êtres essentiellement différens : elles dépendent du degré plus ou moins avancé de la maladie, de sa durée, des circonstances où le malade a pu se trouver, de sa sensibilité, de son âge. C'est ainsi que ces dégénérescences prennent souvent une couleur noire chez les vieillards. Je pense que toutes ces altérations peuvent se rapporter aux suivantes : 1.° *tubercules*. On appelle ainsi de petites tumeurs dont le volume varie depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'une noix. Ces tubercules sont formés par une matière opaque, d'un jaune pâle, qui, dans l'état de crudité, a la consistance de la cire. Elle paraît sécrétée par la membrane interne des vaisseaux lymphathiques, qui se laissent distendre peu à peu, et forment des espèces de kystes, dont les parois deviennent souvent cartilagineuses, et même s'ossifient entièrement. Cette sécrétion est probablement l'effet de l'irritation ou de l'inflammation chronique des vaisseaux lymphatiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'inflammation chronique détermine une sécrétion semblable dans les ganglions lymphatiques de l'aine, de l'aisselle. Je sais qu'on a regardé cette matière caséiforme comme de la lymphe concrétée, mais elle en diffère essentiellement. D'ailleurs les vaisseaux lymphatiques présentent des anastomoses innombrables, qui favorisent le cours de la lymphe, empêchent sa stagnation, en lui offrant partout de nouveaux canaux qu'elle peut parcourir dès qu'elle rencontre le moindre obstacle dans ceux où elle se trouve ; et il est difficile de concevoir pourquoi elle s'obstinerait à venir dans un ganglion pour s'y concréter. Et dans cette hypothèse, que devient la

portion aqueuse de ce fluide ? MM. *Chaussier* et *Adelon*, en faisant remarquer que la membrane interne des vaisseaux lymphatiques est continue avec celle des veines, et que par sa structure elle a la plus grande analogie avec elle, disent qu'elle en diffère en ce qu'elle est susceptible de sécréter une matière plâtreuse, calculeuse. Je pense que c'est ainsi que se forment les calculs qu'on rencontre dans les poumons des phthisiques. Je dois rappeler cependant qu'on trouve aussi des calculs dans les veines, et que M. *Méckel* croit qu'ils se forment par la précipitation et l'agglomération des sels que le sang contient, ce qui paraît peu probable, même d'après l'analyse chimique de ces calculs, sur laquelle cette opinion est établie. — 2.° L'*induration rouge du poumon.* Elle succède à l'inflammation aiguë du parenchyme de cet organe ; il y a une irritation persistante dans les capillaires sanguins et dans les vaisseaux qui ne reçoivent pas ordinairement du sang, mais dans lesquels ce fluide pénètre dans l'inflammation ; il continue de les remplir, appelé par l'irritation dont ils sont le siége. — 3.° Le *squirrhe.* Il y a ici affection simultanée des différens tissus du poumon. Les vaisseaux lymphatiques sont dégénérés, et les vaisseaux exhalans paraissent sécréter et verser dans les mailles du tissu pulmonaire une espèce de gelée blanche ou légèrement bleuâtre. Ces dégénérescences présentent souvent dans leur intérieur ou à leur surface des masses tuberculeuses. Je crois qu'il est inutile et superflu de distinguer par des dénominations particulières les différens états du squirrhe, car le degré plus ou moins avancé de la maladie, la proportion de la matière morbifique avec le tissu naturel, peuvent donner des aspects très-divers à cette dégénérescence. — 4.° L'*ulcération.* Elle succède à l'inflammation du tissu du poumon et à celle de la membrane muqueuse bronchique, ou aux altérations précédentes. Mais comment ces dégénérescences passent-elles à l'état de suppuration ? On dit que c'est par l'effet d'un mouvement intestin. Quel est ce mouvement ? Est-il semblable à celui que l'on remarque dans les matières animales et végétales

privées de vie, quand leurs molécules réagissent les unes sur les autres pour former de nouveaux composés ? la force vitale n'est-elle pour rien dans ce phénomène? ne serait-ce enfin qu'une putréfaction, comme le dit M. *Portal* (voyez tom. 2, pag. 310) ? Je ne le pense pas : ces masses sont organisées et jouissent encore de la vie ; tout doit donc se passer comme dans les tissus vivans. Dans les gros tubercules, la suppuration commence aussi par le centre ; mais je ferai observer qu'ils sont traversés par des vaisseaux sanguins, ce qui peut faire présumer qu'ils sont développés dans les ganglions, et qu'ils contiennent des parties organisées. Les petits tubercules, au contraire, ne se ramollissent pas dans leur centre ; lorsqu'ils déterminent la formation d'un ulcère, il s'établit autour d'eux, ils agissent comme corps étrangers.

Quelques médecins ont distingué diverses espèces de phthisies pulmonaires. Les uns ont pris pour base de leur distinction les altérations que présente le poumon, ce qui n'est d'aucune utilité réelle, parce que chaque altération ne s'annonce pas par des symptômes particuliers ; les données qu'on a à ce sujet sont tout-à-fait illusoires; on peut seulement soupçonner l'existence de telle ou telle altération, d'après l'habitude et le tempérament de l'individu ; mais il n'y a rien de certain à cet égard. J'ai vu une personne fatiguée par une expectoration abondante, une toux et une oppression continuelles, la dyspnée, la fièvre hectique, passer par les différens degrés de la phthisie, et succomber au bout de trois mois, dans des angoisses inexprimables. Ses poumons, examinés avec le plus grand soin, ne présentèrent ni tubercules, ni squirrhe, ni ulcération ; mais ils étaient presque entièrement infiltrés. Les autres, en établissant des espèces de phthisie d'après les causes qui peuvent produire l'irritation du poumon, en admettent un très-grand nombre. J'ai prouvé que la simple irritation du poumon ne méritait pas le nom de *phthisie ;* on ne peut par conséquent établir diverses espèces de phthisies d'après les causes ; car l'irritation, quelle que soit sa cause, peut déterminer les différentes dégéné-

rescences dont j'ai parlé. Cependant l'irritation, suivant la cause qui l'a produite, peut présenter des indications différentes, demande souvent à être combattue par des moyens particuliers : c'est pourquoi je pense qu'on ne saurait mettre trop de soin dans la recherche de cette cause.

Prédispositions.

L'homme naît rarement avec une constitution parfaite, c'est-à-dire une constitution où tous les systèmes générateurs, toutes les parties qui entrent dans son organisation soient dans de justes proportions, et se balancent réciproquement. Il y a toujours un de ces systèmes générateurs qui, par sa prédominance, modifie l'économie tout entière, et imprime une nuance particulière à l'organisation de chaque individu. Cette disposition se concilie avec la santé, mais elle rend l'homme sujet à telles maladies plutôt qu'à telles autres, et il est démontré par l'observation que nos systèmes s'affectent en raison directe de leur vitalité et de leur développement.

Les prédispositions à la phthisie pulmonaire sont héréditaires ou acquises. Mille causes peuvent exagérer notre disposition première, la modifier, et même la changer entièrement : ces causes, pour la plupart, agissent d'une manière lente et continue. C'est ainsi que la siphilis invétérée, la goutte, la gale, l'abus de préparations mercurielles, les chagrins, les passions tristes, les travaux immodérés, les veilles prolongées, les évacuations excessives, le coït, l'onanisme, portent des atteintes profondes à l'organisation, surtout en nuisant à la nutrition ; disposent à la phthisie pulmonaire en augmentant l'irritabilité du système lymphatique et la mobilité du système sanguin.

Etudions l'action d'une de ces causes, de l'onanisme, sur un sujet jeune et vigoureux. L'estomac paraît recevoir les premières

atteintes, la digestion est pénible et imparfaite; un chyle mal élaboré est incapable de réparer les pertes abondantes que fait l'individu, qui tombe promptement dans une espèce de langueur; ses muscles deviennent flasques et inhabiles aux mouvemens; il y a décoloration générale, la gaîté disparaît, une froide indifférence lui succède; la maigreur augmente rapidement, le système lymphatique acquiert une irritabilité funeste, des éruptions boutonneuses apparaissent au front, le visage, les bras se couvrent de desquamations furfuracées; la sensibilité organique s'exalte, tandis que les sens, particulièrement la vue, s'affaiblissent; la mobilité du système sanguin est extrême, il y a des palpitations, des tremblemens. Ce malheureux est incapable d'attention, il perd le goût du beau; telle action, telle parole qui frappe d'admiration toute autre personne, et lui fait éprouver l'émotion la plus vive, n'excitera chez cet être dégradé qu'un rire affreux et sardonique. Insensible à l'amour et à tous les sentimens nobles et généreux, incapable de rien faire, de rien entreprendre, il aime à voir, dans son égoïste impudeur, insulter au mérite, ternir les réputations les plus pures, et montrer les plus belles actions comme le fruit d'un odieux calcul ou du plus vil intérêt.

D'autres causes peuvent encore altérer notre constitution, et nous disposer à la phthisie. La privation de la lumière, une humidité froide, des alimens farineux, indigestes, déterminent la prédominance du système lymphatique, et cette habitude particulière qu'on nomme *scrophuleuse*. C'est par l'ensemble de ces causes que le nègre, transporté du climat brûlant de l'Afrique où il jouissait d'une santé forte et vigoureuse, dans nos régions froides et humides, se trouve bientôt en proie aux divers accidens qui caractérisent l'existence de la diathèse scrophuleuse, et succombe promptement à la phthisie, s'il ne peut se soustraire aux causes déterminantes.

On vient de voir que les dispositions à la phthisie peuvent être acquises; mais, le plus souvent, elles sont héréditaires, parce

que non-seulement les individus phthisiques, mais encore tous ceux dont l'organisation aura reçu des atteintes profondes par l'action des causes précédemment énumérées, transmettent à leurs enfans une constitution faible et délicate, une prédisposition à la phthisie, comme ils leur transmettent leurs traits : de sorte que, si des circonstances particulières viennent à agir pendant que cet état existe, les mouvemens de l'économie sont facilement troublés, arrêtés ou intervertis, et il s'établit d'autres mouvemens dont la maladie est le résultat immédiat. La phthisie n'est donc pas héréditaire dans le sens qu'on donne ordinairement à ce mot, puisque des individus non encore phthisiques, et qui n'ont que des dispositions acquises à cette maladie, donnent le jour à des enfans qui pourront en être affectés comme s'ils étaient nés de parens phthisiques. C'est ce qui rend raison des effrayans ravages que la phthisie pulmonaire fait dans les grandes villes, où beaucoup d'enfans ont pour pères des hommes usés, débiles, et dont le physique est détérioré.

Par la même raison que les dispositions organiques à la phthisie peuvent se former par un concours particulier de circonstances, le concours d'un autre ordre de circonstances peut les détruire une fois qu'elles sont formées. Aussi il est de la plus haute importance de pouvoir constater par des caractères extérieurs ces dispositions à la phthisie, surtout lorsqu'elles sont héréditaires, parce que, par l'éducation, la manière de vivre, etc., on pourra les corriger, ou au moins prévenir la maladie en se soustrayant aux causes déterminantes.

Dans l'enfance, la disposition à la phthisie ne s'annonce pas par des caractères bien constans, bien tranchés, et l'hérédité est souvent le seul indice qu'on ait de son existence. On doit cependant examiner l'enfant avec soin ; il offre quelquefois une habitude scrophuleuse bien prononcée ; d'ailleurs ce n'est que par cet examen qu'on pourra reconnaître une disposition connée à la phthisie. En effet, la constitution faible de l'enfant peut n'être pas héréditaire,

mais due aux maladies que la mère a éprouvées pendant la grossesse, aux excès auxquels elle a pu se livrer, aux affections morales tristes et prolongées qu'elle a pu avoir.

A la puberté, on reconnaît les dispositions à la phthisie aux caractères suivans : stature grêle et effilée ; cou mince et allongé ; poitrine aplatie et peu développée, ce qui rend les clavicules saillantes ; le dos est arrondi, et les omoplates, écartées du tronc, ont l'apparence d'ailes saillantes sous la peau. Cette mauvaise conformation de la poitrine n'existe pas avant la puberté. Les individus doués d'une faible constitution croissent lentement, et, vers l'âge de quatorze à quinze ans, ils sont remarquables par leur petite taille. Mais, à l'époque de la puberté, ils grandissent tout à coup, le développement de la poitrine ne suit pas celui du corps en hauteur, elle reste à peu près telle qu'elle était avant cet accroissement rapide ; le poumon ne peut se dilater suffisamment, la respiration devient plus fréquente, le poumon plus irritable, et la moindre cause porte un trouble notable dans ses fonctions, si importantes à l'entretien de la vie. Si à cette cause on joint les funestes effets des passions, l'action plus fréquente des causes déterminantes, le surcroît d'activité que le système sanguin prend à la puberté, on aura, je crois, toutes les raisons pour lesquelles la phthisie se déclare, surtout à cette époque. Les stahliens disent que c'est parce qu'à cet âge les mouvemens de la nature se dirigent vers la poitrine, et *Grimaud* croit en voir la cause dans le développement des testicules. Je reviens à mon sujet. Les extrémités des os longs sont grosses et renflées ; les chairs molles et flasques ; les yeux bleus ou noirs, et largement fendus ; la pupille habituellement dilatée, la peau blanche, douce, offrant peu de poils ; les joues fortement colorées, les dents d'un blanc mat, avec une légère teinte bleuâtre, annoncent cette disposition. *Hippocrate* avait déjà remarqué que ces individus sont sujets à l'odontalgie. Les poumons sont très-irritables, et deviennent, à la plus légère occasion, le centre de quelque fluxion qui se décèle par des rhumes, des

toux, des crachemens de sang. Toutes ces dispositions sont alliées à une sensibilité générale vive qui accélère le développement de l'intelligence. Chez ces individus, la conception est prompte, la mémoire heureuse, l'imagination vive; leurs habitudes sont peu fixes, analogues à la tournure gaie et riante de leurs idées, de leur goût pour le plaisir, la dissipation, la bonne chère et l'amour. Ils ont un caractère affectueux, libéral, mais irascible et fougueux. Il n'est pas rare de voir ces sujets devenir hypochondriaques, notamment par l'effet d'études opiniâtres, de veilles prolongées. L'estomac paraît alors affecté.

La disposition à la phthisie peut être annoncée par des caractères presque entièrement opposés aux précédens. Tout le système cellulaire est gorgé de sucs et comme infiltré; les formes sont arrondies, le visage a les traits ronds, indécis de l'enfance, un embonpoint qui n'est que bouffissure, des couleurs rosées qui ressortent avec d'autant plus d'éclat, que la peau offre un plus beau poli, un blanc plus pur; les yeux sont grands, souvent humides; la lèvre supérieure est gonflée, les cheveux sont d'une couleur pâle. L'empâtement de tout le tissu cellulaire rend la mauvaise conformation de la poitrine moins sensible. Ces individus sont lâches, le moindre travail les effraie; cependant leurs facultés intellectuelles sont assez développées. Ils jouissent surtout d'une mémoire prodigieuse, qui leur rappelle fidèlement les idées des autres; ils sont attentifs à tout ce qu'on dit, parce qu'ils aiment à avoir des opinions toutes formées, auxquelles ils tiennent par paresse, et non par caractère; leur grand but, c'est de ne pas penser. Ces signes, joints à l'engorgement des ganglions lymphatiques, annoncent la diathèse scrophuleuse.

Les personnes douées d'une des constitutions que je viens de décrire ont un penchant irrésistible pour les plaisirs de Vénus. On a cherché à expliquer ce phénomène. Quelques-uns ont cru en voir la cause dans la tension extrême des nerfs privés de leur mucus, et dans la grande sensibilité du centre phrénique; ce qui donne beau-

coup de prise aux passions, notamment chez les femmes ! La grossesse paraît quelquefois retarder les progrès de la phthisie pulmonaire. Qui le croirait ? on est parti de ce fait pour expliquer la vive ardeur des phthisiques pour les plaisirs vénériens. Ce penchant, dit-on, paraît l'effet d'un instinct qui aperçoit dans la grossesse, fruit des plaisirs, un soulagement aux maux qui l'accablent : mais vous oubliez que l'individu qui n'a que des dispositions à la phthisie ne souffre point, et que ce penchant est aussi fort chez l'homme que chez la femme. Pour être admise, une hypothèse doit être vraisemblable, et rendre raison des phénomènes pour lesquels on la crée.

Certaines diathèses disposent aussi à la phthisie pulmonaire, et contribuent à la rendre plus commune. La diathèse dartreuse est de ce nombre. Les individus qui sont dans cet état maladif ne présentent pas toujours de ces phlegmasies chroniques qu'on nomme *dartres ;* ils ont l'habitude des sujets lymphatiques ; leur peau, blanche et fine, est ordinairement couverte d'éphélides ; les follicules sébacés sécrètent une grande quantité de matière grasse, huileuse, d'une odeur forte et repoussante. Ces personnes transpirent peu, si ce n'est à la plante des pieds ; cette sueur locale est très-abondante et fétide ; leurs muscles sont peu développés, sans énergie ; elles ont les cheveux d'un blond ardent, lisses et onctueux ; leurs yeux bleuâtres, souvent humides et chassieux, supportent la lumière avec peine. On remarque à la base du nez, entre l'aile externe de la narine et la joue, un cercle rougeâtre, comme érysipélateux, et parsemé de petits points blancs. La voix est faible, peu sonore ou rauque ; elle passe à chaque instant, et à l'insu de l'individu, de l'aigu au grave. Il y a habituellement une expectoration abondante de crachats d'un blanc sale, consistans et globuleux. Les facultés intellectuelles sont peu développées. L'état habituel de souffrance dans lequel se trouvent ces individus les rend hargneux. Les personnes qui ont les cheveux rouges présentent le prototype de cette diathèse ; elles passent rarement la quarantième année, et elles meurent presque toutes phthisiques.

L'irritation dartreuse, dont le siége principal est sur la membrane muqueuse des bronches, peut se propager jusqu'aux vaisseaux lymphatiques du poumon et y déterminer différentes altérations. On ne peut affirmer que l'affection dartreuse ait son siége spécial dans le système lymphatique ; mais on doit faire remarquer, en faveur de cette opinion, que les constitutions lymphatiques sont les plus sujettes aux affections dartreuses, et que la plupart des maladies lymphatiques, en portant leur action sur le système tégumentaire, y produisent des desquamations qui ont le plus grand rapport avec les dartres. Il suffit de citer la siphilis invétérée.

Causes déterminantes.

Si l'on admet qu'une masse considérable de forces vitales favorise leur uniforme répartition et tend à maintenir l'équilibre, tandis que l'état de faiblesse donne plus de prise aux excitans locaux et rend les concentrations d'action plus faciles à former et plus difficiles à déplacer (M. *Broussais*) ; si, d'un autre côté, on considère les sympathies et les relations intimes que les poumons ont avec les différens organes, leur irritabilité et la délicatesse de leur tissu, la nature et l'importance de leurs fonctions, on se convaincra que les causes qui peuvent déterminer l'irritation de ces organes chez les sujets qui ont les dispositions indiquées plus haut, sont aussi nombreuses que variées, et que le froid humide la produira fréquemment. Le catarrhe et les autres inflammations du tissu pulmonaire amènent souvent la phthisie ; cette maladie est d'autant plus commune que ces inflammations sont plus fréquentes. M. *Odier* la regarde comme endémique dans les pays froids : on sait que l'Angleterre, la Hollande, et les régions voisines des côtes, où l'on est exposé aux changemens brusques de température, sont le théâtre de ses plus grands ravages.

Tout ce qui peut troubler la circulation, l'accélérer, la gêner, et déterminer la stagnation du sang dans le poumon, peut déterminer

l'irritation de ce viscère, et par suite sa désorganisation ; c'est ainsi que la colère, la haine, la jalousie, l'envie, la nostalgie, les chagrins, les études opiniâtres, les veilles prolongées, la flexion constante du tronc en avant, un corset trop serré, qui empêche le développement et l'ampliation de la poitrine, produisent la phthisie pulmonaire. N'est-ce pas en troublant la circulation que les frottemens exercés par les magnétiseurs sur la région épigastrique, dans le *creux* de l'estomac, partie si remarquable par sa vive sensibilité et les sympathies étroites qu'elle a avec le poumon et le cœur, peuvent agir et causer cette maladie? La circulation, privée des secours que lui donne le mouvement musculaire, et abandonnée aux seules forces du cœur et des gros vaisseaux, languit nécessairement à l'extrémité des capillaires de tout le corps, et, par suite, dans ceux du poumon : de là le danger d'une vie trop sédentaire.

La suppression d'une irritation locale, à laquelle l'économie était pour ainsi dire habituée, suffit pour rompre l'équilibre et déterminer l'irritation du poumon. C'est ainsi qu'on peut expliquer les accidens qui surviennent après la cicatrisation d'un vieux ulcère, la disparition d'une dartre.

De fortes contusions de la poitrine peuvent occasionner la phthisie par les épanchemens qui en sont la suite, et souvent même d'une autre manière, en excitant une inflammation.

L'irritation du poumon peut être déterminée par le virus siphilitique, qui se porte primitivement sur cet organe ; elle peut également être produite par la suppression d'un écoulement de nature siphilitique.

La suppression de certaines évacuations, comme celles des règles, du flux hémorrhoïdal, des fleurs blanches, du lait, des lochies, peut causer l'inflammation du poumon, en déterminant la pléthore générale, ou celle des vaisseaux du poumon en particulier.

L'acide arsénieux, le sublimé corrosif, et d'autres substances introduites dans l'estomac, irritent sympathiquement cet organe.

Dans la plupart des maladies éruptives, la membrane muqueuse

pneumo-gastrique, quelquefois même le tissu du poumon, sont enflammés; si l'excitation de la peau vient à diminuer, si le froid, en agissant sur elle, refoule le sang à l'intérieur, on voit les inflammations des muqueuses et du poumon augmenter, s'annoncer par des symptômes bien caractérisés, et réclamer un traitement actif et antiphlogistique, comme affections principales. Le plus souvent on se contente de légères saignées qui diminuent l'inflammation, la font passer à l'état chronique, et en font ainsi une cause fréquente de phthisie.

L'exercice forcé du poumon, le chant, la déclamation, l'habitude de parler beaucoup et à haute voix, causent souvent l'irritation et l'inflammation de cet organe, même sans qu'il y ait de prédisposition à la phthisie pulmonaire. C'est ainsi, au rapport de M. *Portal*, que l'abbé de Lamotte, homme d'une forte constitution, périt phthisique trois mois après avoir soutenu sa thèse de licence en théologie. Vincent Portal, chanoine de la cathédrale de la Rochelle, et frère du célèbre médecin de ce nom, mourut aussi quelques mois après avoir soutenu une thèse en Sorbonne.

Un régime trop nourrissant et trop échauffant peut déterminer la pléthore particulière du poumon, et par suite son inflammation.

L'air, en pénétrant dans les voies aériennes, agit non-seulement par ses qualités physiques, mais encore par les matières qui s'y trouvent suspendues, et qui pénètrent avec lui dans le poumon. Les poussières calcaires, les vapeurs des métaux, les vapeurs acides, les molécules végétales et animales plus ou moins putrides que respirent sans cesse les doreurs, les potiers d'étain, les chapeliers, les graveurs, les peintres sur faïence, les carriers, les chanvriers, les perruquiers, les corroyeurs, les cardeurs de matelas, ceux dont l'occupation est de préparer les cocons dont on retire la soie, etc., peuvent irriter la membrane muqueuse des bronches; elles peuvent même être absorbées par les lymphatiques, comme l'a vu M. le professeur *Des Genettes*. On conçoit que, portées dans le tissu pul-

monaire, elles agissent comme corps étrangers, et déterminent une inflammation plus ou moins vive qui entraîne fréquemment la dégénérescence du poumon. Il me semble que ceci donne une explication très-satisfaisante des mauvais effets de l'air impur et putride qu'on respire auprès des phthisiques.

Irritation.

Première période. L'irritation du poumon, déterminée par une des causes que je viens d'énumérer, ne porte pas d'abord un grand trouble dans les diverses fonctions. Elle s'annonce ordinairement par un sentiment d'oppression dans la poitrine, une respiration incomplète, courte, gênée et plus fréquente, des bâillemens réitérés, de profonds soupirs. Le malade cherche à se débarrasser, par de grandes inspirations, du poids qui l'opprime et surcharge sa poitrine; il ne peut parler avec vivacité, faire une légère course sans être essoufflé; son pouls, qui a une propension à s'accélérer, devient alors extrêmement fréquent; ses joues se colorent irrégulièrement; elles offrent des vergetures, des stries d'un rouge foncé. Les poumons sont alors affectés par la moindre fumée. Certains gaz, comme l'acide carbonique, le gaz hydrogène sulfuré, en quantité si petite, que les individus bien portans ne peuvent les distinguer; la vapeur fade qui s'élève du lait, du pus louable, causent une toux convulsive et un spasme dans ces organes irrités. Dans cet état, on recherche l'air frais, qui semble diminuer la chaleur qu'on éprouve dans la poitrine. L'impression du froid augmente la douleur de poitrine, ou plutôt la change; elle semble faire cesser l'oppression, mais des douleurs lancinantes lui succèdent. Ces douleurs vives ne sont pas continues; elles alternent avec l'oppression, même pendant l'action du froid. Une émotion vive produit le même effet. Il survient souvent des hémoptysies; le malade expectore des crachats muqueux, écumeux, et parfois striés de sang. L'état de souffrance où il se trouve, et dont il ne peut se rendre compte, lui empêche de trouver le même

plaisir dans l'exercice des fonctions de la vie individuelle ; il ne remplit qu'avec une sorte de dégoût les devoirs sociaux ; il éprouve des inquiétudes momentanées sans raison, et des bouffées de chaleur fugace, prenant l'apparence de petits accès de fièvre presque imperceptibles. L'oppression et les inquiétudes augmentent lorsque l'atmosphère est très-chargée d'électricité, lorsque le temps est chaud et nuageux. Il y a accablement et désir de repos. Une toux sèche, ou avec expuition d'une matière visqueuse, d'un goût salé, se joint à ces symptômes et les aggrave promptement, en irritant le poumon par des secousses réitérées : l'hémoptysie en est souvent le résultat. L'estomac s'affecte sympathiquement, et par l'effet de la toux ; il fait mal ses fonctions ; on ressent un poids incommode dans cet organe après le repas. Le matin, le malade présente souvent les symptômes de ce qu'on nomme un *embarras gastrique*, tels que bouche amère, langue chargée et rouge sur les bords, nausées, et même vomissemens. Ce dernier symptôme est souvent l'effet de la toux, qui devient chaque jour plus fatigante. Une douleur fixe sous le sternum, ou entre les deux épaules, se joint à l'oppression, qui semble diminuer ; les pommettes deviennent plus rouges ; la peau est sèche, brûlante, surtout à la paume des mains et à la plante des pieds. Des élancemens se font sentir dans la poitrine pendant les quintes de toux : ce dernier symptôme augmente et se renouvelle par l'exposition à l'air froid, un exercice un peu violent, une émotion vive. Il y a un sentiment de titillation dans le larynx ; la voix, grêle et glapissante, se voile au moindre accident et devient rauque. Le pouls s'accélère de plus en plus et devient fébrile ; des paroxysmes, ordinairement précédés de frissons que remplace une chaleur intense, surviennent vers le soir et après le repas. La poitrine percutée donne un son mat dans une plus ou moins grande étendue. Il y a abattement de l'âme, ou des alternatives d'espérance et de désespoir : la sensibilité des sujets, leur état habituel de constipation, le malaise général qu'ils éprouvent, me semblent expliquer suffisamment la disposition qu'ils ont aux emportemens de colère

pour la moindre cause, les accès de fureur auxquels ils se livrent comme malgré eux.

Deuxième période. Une toux plus habituelle, plus forte le soir et la nuit, plus sonore, et quinteuse; une expectoration assez abondante; une douleur de poitrine plus obtuse, un commencement de maigreur, une fièvre continue, offrant quelquefois des paroxysmes si peu marqués, que les malades se croient sans fièvre; un sommeil léger et interrompu, annoncent le commencement de la dégénérescence. La douleur de poitrine diminue, ce qui entretient les malades dans une sécurité funeste : cette sécurité semble augmenter à mesure que la maladie fait des progrès. Ils se flattent d'une prochaine guérison; à les entendre, ils ne sont pas malades, ils ne sont que faibles, aussi ils demandent des alimens, qu'ils mangent souvent sans appétit. La nutrition ne se fait pas, les urines déposent un sédiment abondant et blanchâtre; des veilles opiniâtres augmentent encore le mouvement fébrile, le dépérissement est rapide. L'ardeur pour les plaisirs de l'amour devient insurmontable, le sommeil est troublé par des rêves érotiques qui donnent lieu à des pollutions qui affaiblissent considérablement les sujets. Des sueurs surviennent la nuit ou le matin, dès que le mouvement fébrile diminue un peu; les crachats sont plus abondans et fétides; la digestion languit, et ne peut fournir des matériaux propres à réparer les pertes multipliées de l'individu, dont la maigreur augmente; les mamelles s'effacent, les membres se dessèchent, les yeux s'enfoncent, et perdent de leur éclat; une matière huileuse surnage dans les urines, toutes les facultés intellectuelles et morales s'exaltent.

Troisième période. Bientôt la toux, la difficulté de respirer, l'oppression de la poitrine, sont au plus haut point; le malade reste couché sur le dos, et, le plus souvent, dans une position demi-assise, pour éviter la suffocation; les extrémités deviennent œdé-

mateuses ; le pouls est petit, fréquent, dur; la peau se ride et se durcit; les crachats sont purulens, verdâtres et fétides ; des sueurs et la diarrhée colliquatives jettent promptement le malade dans le dernier degré du marasme ; les lèvres deviennent bleuâtres, le teint plombé ou d'une pâleur extraordinaire; les joues s'affaissent, le nez paraît s'allonger; les yeux son enfoncés et ternes ; les tempes creuses, les oreilles froides, les ongles recourbés et noirâtres ; les cheveux tombent, la voix s'éteint. Le moral partage l'affaiblissement du physique, l'indifférence remplace l'espoir et l'attachement à la vie. La nature adoucit le sort et la position de ces malheureux par cette insensibilité pour tout ce qu'ils aimaient; ils quittent la vie sans regret, et presque sans douleur. Quelques-uns tombent dans un délire doux et pacifique qui les conduit au tombeau ; d'autres s'éteignent dans les indicibles douceurs d'un sommeil tranquille.

Diagnostic.

L'irritation du poumon se reconnaît aux signes que j'ai énumérés ; cependant elle peut être si faible, ou la sensibilité des sujets peut être si obtuse et si difficile à émouvoir, qu'elle ne porte pas le moindre trouble dans l'exercice des fonctions ; et il est difficile de constater alors son existence. On ne doit pas oublier que les malades cherchent quelquefois à cacher leur état; il faut multiplier les questions pour leur faire avouer ce qu'ils éprouvent. Secondé par le malade, et par les personnes qui l'entourent, le médecin se trompera rarement. Nous n'avons pas de signes certains et pathognomoniques de la dégénérescence. La gravité des symptômes ne suffit pas pour l'indiquer et lever tous les doutes. On sait quelle différence l'âge, le sexe, la sensibilité, le tempérament de l'individu, peuvent mettre dans les symptômes de la même maladie. Aussi je crois qu'on prend souvent une irritation un peu vive pour le premier degré de la dégénérescence. L'ensemble et la

gravité des symptômes, qui apparaissent dès le milieu de la deuxième période, enlèvent toutes les incertitudes.

Prognostic.

On peut dire d'une manière générale que la phthisie est une des maladies les plus graves, les plus dangereuses, et celle qui enlève le plus grand nombre d'individus, sans que la médecine puisse mettre quelques bornes à ses ravages. Ce n'est pas toutefois que je regarde l'irritation du poumon comme au-dessus des ressources de cet art conservateur; mais elle exige un traitement, des soins, auxquels se soumettent difficilement des sujets qui se croient bien portans. Les personnes qui entourent le malade contribuent plus qu'on ne pense à sa perte, sans doute contre leurs intentions, en s'opposant à tout traitement régulier : elles ne vous parlent que de la faiblesse du sujet, et veulent le gorger des alimens les plus succulens, sous prétexte de relever ses forces, quand il faudrait le mettre à une diète sévère. Les préjugés, qui ne font que du mal, viennent encore s'opposer aux vues du médecin éclairé. Personne ne veut passer pour poitrinaire; et si vous avez le malheur de conseiller l'usage du lait ou de prononcer le mot *phthisie*, on vous taxe d'ignorance, et on vous congédie. Il faut donc éviter ce mot terrible, qui est d'ailleurs impropre dans la première période; on le remplacera par celui d'*irritation*. A la faveur de ce dernier terme, ou pourra soumettre le malade à un traitement qu'il repousserait, s'il le croyait synonyme de phthisie au premier degré, parce qu'on attache vulgairement l'idée de faiblesse à celui de *phthisie : Si æger vult decipi, decipiatur.* L'irritation, qui est une maladie grave par elle-même, devient souvent mortelle, lorsqu'on ne la calme pas, en causant la dégénérescence du poumon. Cette dernière affection me paraît tout-à-fait incurable.

Traitement.

On voit, d'après ce qui précède, que tous nos efforts doivent tendre à modifier la disposition première à la phthisie, à prévenir l'irritation du poumon; à combattre cette irritation dès qu'elle existe; et enfin à pallier les symptômes, à retarder les progrès de la phthisie déclarée.

Traitement prophylactique. Les dispositions à la phthisie étant connues, le devoir du médecin est de les atténuer autant que possible, ou de les détruire, si faire se peut. C'est ici le comble de l'art, dit M. *Montègre*; et bien que la gloire n'en soit pas apparente aux yeux du vulgaire qui méconnaissait le danger, le médecin, dont la main puissante arrache à la mort une victime que la nature elle-même y avait dévouée depuis long-temps, a quelques droits de s'enorgueillir de son pouvoir. Mais qu'y a-t-il de commun entre un homme semblable, maître de la nature comme de lui-même, et celui qui, perdu dans les ornières de la routine et de l'ignorance, ne fait de la médecine qu'un vil trafic de remèdes et de verbiage?

C'est par une éducation physique et morale bien dirigée qu'on pourra ainsi changer la constitution, fortifier le tempérament, prévenir la phthisie, en rendant les individus moins faciles à s'affecter par les causes déterminantes; ou en les soustrayant à l'action de ces causes. L'enfant dont les parens sont phthisiques ou ont des dispositions héréditaires ou acquises à la phthisie, demande une nourrice forte et bien constituée, l'air pur de la campagne; des vêtemens chauds, légers, et fréquemment renouvelés; l'exercice au soleil. On évitera d'entraver le développement de ses organes par des moyens que la raison et une funeste expérience n'ont encore pu faire bannir: je veux parler du maillot et du corps à baleines. La nourriture sera saine, principalement tirée du règne animal:

les alimens farineux, indigestes, sont très-nuisibles à ces êtres délicats. Un lit trop mou, trop chaud, énerve, épuise les forces; une température élevée et constante donne au corps une susceptibilité plus grande des impressions, des vicissitudes de l'atmosphère. On doit, avec précautions et par degrés, habituer les enfans à en supporter les effets ; chaudement vêtus, et en s'agitant, courant, ils résistent au froid, à l'humidité; il y a une vive réaction de tout le système sanguin; les muscles, exercés, se développent ainsi que tout le corps. Dès que l'enfant aura acquis assez de forces, on le soumettra aux divers exercices de la gymnastique. Il faut préférer ceux qui, en exerçant fortement les extrémités supérieures, favorisent l'ampliation de la poitrine. *Morgagni*, en examinant le cadavre d'un potier de terre, trouva que les cartilages des dernières vraies côtes droites faisaient saillie en dehors, comme si un corps quelconque, placé dans la poitrine, les eut poussées dans ce sens. Il ne vit rien qui pût occasionner cette protubérance, et il pensa qu'elle avait été produite par les contractions du muscle grand pectoral, que les potiers de terre exercent continuellement dans leur métier. Il est incontestable qu'une action vive et réitérée des muscles pectoraux peut dilater la capacité de la poitrine, en tirant les côtes et leurs cartilages en dehors, surtout dans l'enfance et la jeunesse, où les os résistent moins. Certains jeux, comme la balle, le volant, la natation; l'action de ramer, de monter au moyen des bras le long d'une perche fixée verticalement, rempliront très-bien cette indication. La musique vocale, la déclamation, la lecture à haute voix, quoi qu'en puissent dire ceux qui sont imbus de sots préjugés, contribueront à corriger la faiblesse du poumon; on évitera seulement de pousser ces exercices jusqu'à la fatigue. Les bains froids et les frictions sèches seront très-utiles.

L'ensemble des exercices adoptés par M. Amoros favorise le développement de tout le corps, et mérite les plus grands éloges. Les moyens qu'emploie cet habile gymnasiarque sont peu dispen-

dieux ; et il serait très-facile d'établir un gymnase dans chaque maison d'éducation. On ne peut révoquer en doute l'utilité de la gymnastique : l'exercice est la morale du jeune homme; c'est par l'exercice seul, et non par de vaines déclamations, qu'on pourra bannir des colléges ce vice honteux qui y devient de jour en jour plus commun. On pourrait faire jouir les classes inférieures des mêmes avantages, en établissant un gymnase dans chaque école primaire. On formerait ainsi des hommes forts et robustes, tout en leur faisant connaître leurs devoirs et leurs droits; on parviendrait à atténuer un des plus tristes effets d'une civilisation avancée : je veux dire la dégénération de l'espèce humaine. On diminuerait beaucoup les ravages de la phthisie pulmonaire et de plusieurs autres maladies qui moissonnent les hommes dans la force de l'âge, au moment même où ils pourraient se rendre utiles à leurs semblables, plongent les familles dans le deuil et la douleur, et ravissent à la patrie ses plus chères espérances.

Parlerai-je des moyens employés par le peuple pour se mettre à l'abri de la phthisie pulmonaire? Qu'il suffise de rappeler un usage aussi ridicule que superstitieux dont parle *Vereychen* (*de cognit. et observ. sui*). On croyait, de son temps, préserver de cette maladie les enfans d'un phthisique en enlevant le poumon du défunt et en le mettant sous les pieds du cadavre, que l'on enterrait ainsi. Et l'on déclame contre la philosophie ! et l'on s'oppose à l'instruction du peuple !

A la puberté, si l'on n'a pas corrigé par l'éducation ces funestes dispositions, un exercice modéré, un régime doux, et l'éloignement des causes déterminantes, préviendront l'irritation du poumon. Il faut éviter avec le plus grand soin les exercices violens, les contentions d'esprit, les veilles prolongées, le passage rapide du chaud au froid; des vêtemens chauds, un gilet de flanelle appliqué immédiatement sur la peau, des frictions sèches, des bains chauds, sont des moyens connus de tout le monde, mais dont on n'apprécie pas assez les avantages. On tiendra le ventre libre et les pieds chauds.

Les alimens doux, le lait, les viandes blanches, les légumes, les fruits sucrés et bien mûrs, sont très-convenables. On ne fera point usage d'alimens épicés, de liqueurs alcoholiques, ou autres de nature trop excitante.

Dans la diathèse dartreuse on emploiera les mêmes moyens avec succès. Il faut surtout chercher à rétablir la transpiration par les bains et le soufre; des dartres peuvent apparaître pendant ce traitement; ce qui est avantageux. Le soufre peut fatiguer certaines personnes très-irritables; il faut alors, pour administrer ce medicament, recourir au moyen ingénieux employé par le docteur *Alibert* en pareil cas. Tout le secret consiste à nourrir les malades avec le lait d'une chèvre, qu'on frictionne chaque jour avec quelques gros de soufre.

Traitement de l'irritation. La diète sévère: j'entends par là l'abstinence d'alimens; les boissons délayantes, les saignées locales, les révulsifs et les dérivatifs suffiront pour la dissiper. Le malade qui ne souffre pas, qui ne ressent qu'un léger malaise, et qui ne reconnaît pas le danger de sa position, refuse un pareil traitement. J'avoue qu'il a quelque chose de dur, de cruel même; aussi on ne doit l'employer qu'avec la permission du malade, lorsque celui-ci a assez d'empire sur lui-même pour refuser les alimens et les toniques qu'on lui présente, ou lorsque enfin les personnes qui l'entourent sont assez raisonnables pour ne pas s'opposer aux prescriptions du médecin, et qu'elles veulent bien exécuter ses ordres. Dans le cas contraire, on se bornera à mettre le malade à un régime doux, en accordant le moins d'alimens qu'on pourra. On y joindra les révulsifs et les dérivatifs; les saignées, les cautères, la chaleur extérieure, les frictions sèches, de légers purgatifs, l'exercice, l'équitation surtout, méritent la préférence, mais ne guérissent pas toujours la maladie.

Quand l'irritation du poumon est survenue après un commerce suspect, on cherche à la modérer; quand elle est survenue après

la suppression d'une blennorrhagie, on rappelle l'écoulement; et, dans les deux cas, il faut soumettre le malade à un traitement mercuriel.

Deuxième période. — Dégénérescence. On doit modérer l'irritation, si elle est trop vive, et se contenter de surveiller le régime; on accordera une plus grande quantité d'alimens dans la vue seule de satisfaire le malade; les gelées végétales et animales lui conviennent; on donnera des soupes plus ou moins nourrissantes, faites avec le riz, le gruau : on a de tout temps vanté le salep. Je crois qu'il est utile de faire observer que tous ces alimens féculens sont moins convenables qu'on ne le pense vulgairement. Tous sont de digestion difficile : j'ai observé que les urines des phthisiques, chez lesquels ils passent bien, comme on le dit, déposent un sédiment abondant. Les substances animales, données en petite quantité, sont préférables; elles fournissent plus facilement un chyle réparateur, fatiguent moins l'estomac; et lorsqu'on sait les choisir avec discernement, elles n'échauffent pas, comme on le répète avec tant de complaisance depuis des siècles. Les bouillons de veau, de poulet, de grenouilles, la chair de ces animaux, les œufs frais, le lait, lorsqu'il y a peu de fièvre et que le malade le digère bien, conviennent dans cette période. On peut y joindre l'usage des végétaux doux, sucrés, des fruits bien mûrs, tels que cerises, fraises, poires, raisins, avec des boissons adoucissantes et calmantes; comme l'eau de poulet, la limonade légère, le lait d'amandes, le petit-lait, les décoctions de jujubes, de dattes, d'orge, qu'on édulcore avec un sirop convenable; les infusions de violettes, de coquelicot. On ne permettra pas l'usage du poisson; c'est un aliment de facile digestion, mais il augmente la sécrétion du sperme, et provoque des pollutions nocturnes qui affaiblissent le malade. Je rappelerai que le docteur *Gall* a observé que le coucher sur le dos provoquait aussi ces pollutions; on connaît l'explication ingé-

nieuse qu'il donne de ce phénomène : on peut la rejeter, mais il faut profiter de l'observation. Autant qu'il le pourra, le malade ne se couchera pas sur le dos, au moins pour dormir. Le lit ne sera pas trop mou, composé de matelas de crin et de légères couvertures. Le malade doit se coucher de bonne heure et se lever de grand matin ; rien n'affaiblit, rien ne relâche tant le corps, même en santé, que de rester plusieurs heures de la matinée dans un lit, flottant entre le sommeil et la veille. Cet affaiblissement paraît dû à la transpiration abondante qui survient après le sommeil. Tous les moyens pharmaceutiques me paraissent inutiles dans cette période. Quelques symptômes, comme l'hémoptysie, une constipation opiniâtre, l'insomnie, peuvent cependant réclamer leur emploi.

Troisième période. Le même régime convient. On est obligé de combattre deux symptômes qui surviennent dans cette dernière période ; je veux parler des sueurs et de la diarrhée colliquatives. Nous n'avons pas de moyens directs pour modérer les sueurs. Le malade se couvrira peu et ne changera pas trop souvent de chemise ; on observe qu'un phthisique qui change une ou deux fois de chemise pendant la nuit, se trouve plus faible le matin. Des frictions huileuses pourraient être de quelque utilité. On a proposé des lotions avec l'eau et le vinaigre, avec l'eau aluminée. L'elixir vitriolique, le petit-lait aluminé, les toniques, le bois de quassia, la décoction de cascarille, ont été administrés à l'intérieur dans la vue de diminuer les sueurs. Le dirai-je ? On a osé vanter comme un remède spécifique contre ce funeste symptôme des trochisques d'agaric ! Nous ne possédons aucun moyen pour suspendre la diarrhée, parce qu'elle dépend le plus souvent, dans ce cas, de l'ulcération du tube intestinal. La bugle, la bistorte, la tormentille, le diascordium, l'ipécacuanha, uni à la conserve de roses rouges ; la racine de columbo, celle de ratanhia, la décoction de

bois de campèche, d'écorce d'angustura; les pastilles de kino, le sirop ou la décoction de simarouba, celle de cascarille, le cachou, le sang-dragon sous forme d'opiat, des lavemens avec l'opium, ont tour à tour été employés, prônés exclusivement; et on peut constater chaque jour leur impuissance dans le plus grand nombre des cas. Quelques médecins préfèrent les absorbans unis aux aromatiques et à l'opium; telle est la poudre de corail anodine d'*Helvétius*.

Le meilleur moyen d'amender ce symptôme est de diminuer la quantité des alimens, qui devront toujours être tirés du règne animal, parce que le malade les digère mieux, et parce qu'ils fournissent moins de résidu.

Lorsqu'il y a des tranchées, le mucilage de semences de coings, suspendu dans de l'eau de plantain ou de fleurs de pervenche, avec addition d'une petite quantité de sirop diacode, peut devenir utile. Enfin, lorsqu'il y a une grande soif, on a recours à une décoction de salicaire, de bourrache, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'eau de *Rabel*, ou mieux d'acide sulfurique.

Hémoptysie. C'est un des symptômes les plus dangereux. Le repos, la position horizontale, le silence, la diète, la saignée locale ou générale, suivant l'indication, les boissons légèrement aciduléés, sont les moyens qu'on peut lui opposer.

Toux. Le look blanc, dans lequel on substitue le sirop diacode à celui de guimauve, la belladona, l'extrait de jusquiame, sont préférables à l'opium pour modérer la toux. On fait encore usage de la ciguë, de la morelle noi e, de l'eau distillée de laurier-cerise, de l'extrait d'aconit, etc. Je ferai remarquer que tous ces narcotiques doivent être employés avec prudence, surtout à l'approche de la nuit; ils occasionnent souvent un sommeil soporeux,

et troublé par des rêves effrayans, qui fatiguent beaucoup les malades.

Insomnie, Elle tourmente les malades dès la deuxième période, et hâte leur dépérissement. Le mouvement me paraît un moyen trop négligé contre ce symptôme, au moins dans la seconde période : les demi-bains, une chaleur tempérée, la décoction de coquelicot, l'extrait de tête de pavots rouges, l'extrait d'opium, le sirop diacode, sont les moyens qu'on emploie le plus communément pour combattre l'insomnie. *Sydenham* veut qu'on fasse un grand usage de l'opium. Trompés par un préjugé populaire, des médecins ordonnent contre l'insomnie le sirop préparé avec les fleurs de nénuphar (*nymphœa alba* et *nymphœa lutea. L.*), qu'on regarde comme anodines et hypnotiques. M. le professeur *Chaussier* s'est assuré que ces fleurs ainsi que les fruits du *vitex agnus castus*, qu'on connaissait jadis sous le nom de *graines de virginité*, sont de puissans aphrodisiaques. La connaissance de ce fait pourra faciliter la solution de plus d'un problème ; je me contenterai de rappeler que les carmes faisaient une prodigieuse consommation de ces prétendus calmans. Il est inutile de faire observer qu'ils sont très-nuisibles aux phthisiques, et qu'ils produisent des effets tout opposés à ceux qu'on en attend.

Je me garderai bien de passer en revue tous les médicamens que l'on a donnés comme spécifiques dans la phthisie pulmonaire. On conçoit que ceux qui sont propres à modérer les symptômes les plus graves, à les faire cesser, amendant considérablement l'état des sujets, aient pu en imposer : nous voulons bien les croire dignes de tous les éloges qu'on leur a prodigués ; mais sur quoi s'est-on appuyé pour regarder comme spécifiques dans cette maladie les glands de chêne, des bols composés avec la terre sigillée, la pierre hématite et le bol d'Arménie, le fiel de bœuf épaissi, le gaz acide carbonique, le gaz oxygène, l'air de la mer, qui ne diffère de celui

du continent que par une température plus uniforme, une plus grande pureté, une plus grande humidité, mais qui ne contient point de particules salines, et ne possède pas les vertus corroborantes qu'on lui supposait si gratuitement, tous ces stimulans diffusibles, connus sous le nom de *baumes*, les sucs exprimés de plantes inertes, qu'on nous donne comme des atténuans de la lymphe, etc., etc.? Sous prétexte de faire respirer aux malades un air moins excitant, on a proposé de les enfermer dans des étables, sans faire attention que, si l'air y contient une moins grande quantité d'oxygène, il contient beaucoup d'acide carbonique, qui irrite le poumon; que cet air chargé de molécules putrides et de vapeurs ammoniacales, est plus nuisible que l'air le plus riche en oxygène; et sans faire attention enfin que le moral des malades s'affecte facilement dès qu'ils sont ainsi livrés à eux-mêmes. On doit au contraire placer le poitrinaire dans une chambre gaie et bien aérée; les parens et tous ceux qui l'entourent ne l'irriteront point par des propos désobligeans, ne lui parleront qu'avec affabilité, et chercheront à le distraire, sans l'occuper beaucoup. Le médecin visitera souvent ce malheureux, non pour ordonner sans cesse des remèdes, qui sont au moins inutiles, mais pour lui offrir des consolations et des espérances, qui sont toujours accueillies avec une vive confiance. On lui doit des soins jusqu'à son dernier soupir; en l'abandonnant, en lui laissant reconnaître le danger de sa position, on précipite sa mort. Pourquoi ne pas l'entretenir dans les douces illusions dont il a le bonheur de se nourrir jusqu'à sa dernière heure? L'humanité nous en fait un devoir.

Je m'arrête. Me blâmerait-on d'avoir choisi un sujet aussi difficile à traiter, et qui, je le sais, était beaucoup au-dessus de mes forces? Je ne le pense pas. Mon but, en faisant des recherches pour composer cet essai, a été de m'instruire; et quelque imparfait que

soit mon travail, je le présente avec la confiance que m'inspirent l'indulgence de mes juges, et la pureté du motif qui m'a dirigé .

Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.
Hâc ego contentos auguror esse deos.

Ovid., de Ponto, l. III.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

I.

Victûs ratio humida omnibus febricitantibus, pueris verò maxime, atque aliis qui ita vivere consueverunt, confert. *Sect.* 1, *aph.* 16.

II.

Corporibus humidâ carne præditis famem inducito, fames enim corpora exsiccat. *Sect.* 7, *aph.* 58.

III.

Frigida, veluti nix, vel glacies, pectori sunt adversa; tusses movent, sanguinis eruptiones, et destillationes efficiunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

IV.

Quin etsi pars quæpiam ante morbum laboraverit, in eam se morbus obfirmat. *Sect.* 4, *aph.* 33.

V.

Qui ex pleuritide suppurati fiunt, si intra dies quadraginta, ex quo ruptio facta est, per superiora purgentur, liberantur; alioqui in tabem transeunt. *Sect.* 5, *aph.* 15.

VI.

Lac exhibere capite dolentibus, malum. Malum item et febricitantibus, et quibus præcordia sublata murmurant, et siticulosis.

Malum quoque quibus per febres acutas biliosiores sunt dejectiones, et quibus copiosa sanguinis dejectio facta est. Tabidis etiam lac convenit, sed non valdè admodùm febricitantibus. Dandum quoque lac in febribus longis et tussibundis, si nullum ex supra commemoratis signis adsit, et præter rationem extenuetur æger. *Sect.* 5, *aph.* 64.